

Jalons pour une démocratie différante (suite¹)

Pour de nombreux Français, la démocratie se réduit à l'exercice du pouvoir par une oligarchie de technocrates censés avoir des compétences supranormales, propulsés à ces postes par des élections régulières, mais aussi grâce à l'influence de lobbies ou de castes dont ils restent ensuite prisonniers. L'expérience est décevante, et ceci explique le taux considérable d'abstention. La démocratie devrait théoriquement engager un mouvement contraire, constituer un lieu continu de débat permettant de penser le rapport collectif au réel ², élaborer un programme de gouvernement, et trouver ensuite une majorité pour l'appliquer. La démocratie est en effet un mode partagé d'exercice de la parole avant d'être une structure de gouvernement par une majorité. Dans notre société française, c'est le chemin inverse qui a été suivi depuis des décennies. La Ve république nous a habitués à des dérives personnelles sous prétexte d'efficacité. Nous en constatons aujourd'hui les effets pervers.

Mais est-ce là un accident ? Depuis ses origines, la démocratie s'est tantôt désarticulée tantôt reconstruite. Kratos n'a cessé de perdre puis de retrouver ses attaches originelles avec Demos. Depuis la Grèce antique, au moins depuis Solon et en passant par Platon, il a fallu des siècles pour que s'invente une amorce de démocratie à l'encontre des Tyrans, et que s' imagine un gouvernement de la Cité à partir de la parole du peuple. L'idée démocratique a ensuite été reprise de façon fragmentaire par-ci par-là, ailleurs qu'en Grèce. Elle s'est disséminée puis reconstruite autrement. La démocratie n'a donc jamais été un modèle fini, un prêt-à-porter, et il n'y a eu d'autre choix que de l'inventer à mesure, à partir des creux de la parole et de diverses écritures, qu'elles soient harmonieuses ou non (Tocqueville). Le modèle démocratique ne peut donc qu'être en crise perpétuelle plus ou moins grave ; il suit en cela les fluctuations que traversent chaque groupe humain et chacun d'entre nous.

En démocratie, rien n'est jamais définitivement acquis, nous en sommes les témoins : ainsi expérimentons-nous actuellement en France un creux démocratique qui fait peur. Il ouvre une voie royale à des factions qui, s'ils arrivaient au pouvoir, ne s'encombreraient pas de ce qu'ils considèrent comme des « détails », y compris vis à vis des lois fondamentales de la République. Ce creux s'observe aussi dans cette Europe qui reste à construire. Elle met la priorité sur l'économie et sur une monnaie sans jamais se donner les moyens d'écouter au plus près la parole des peuples qui la composent. Elle apparaît à l'Européen d'aujourd'hui comme un assemblage administratif complexe et anonyme, qui décrète de loin ce qui se voudrait le Bien de

1 Voir également les textes parus dans L'infâme n° 143 et 144

2 On pense ici à ce qui vient de se passer en Ecosse

tous. L'Europe reste encore à construire ; sa réalisation demeure en chantier, à venir, loin devant nous. Comment y participer ? Comment la référence à la psychanalyse pourrait-elle y trouver sa place ?

Du fait l'exercice très particulier de la parole qui est au principe de la psychanalyse apporte un point de vue singulier sur les points d'ancrage de la démocratie. Nous ne pouvons croire ni en une société idéale, ni au volontarisme comme remède universel, mais nous avons chacun, à partir des lieux d'écoute où nous vivons et exerçons, des remarques originales à faire, des suggestions. Pour avoir une chance d'être entendus, il nous faudrait sortir du silence opaque auquel les associations de psychanalyse nous ont habitués en restant elles-mêmes mutiques sur la scène collective, en dehors d'un abord des questions corporatistes. Nous ne devons pas confondre un mutisme teinté de componction avec l'exigence de garder dans la cure le silence moteur de l'écriture du transfert. Le mutisme ne devrait pas être de mise dans notre rapport au collectif, car nous y avons au même titre que les autres citoyens une responsabilité. Nous nous en distinguons par notre référence théorique et pratique à la psychanalyse qui procure un autre point de vue.

Psychanalyse et démocratie suivent par nature des chemins très proches, ne serait ce que parce que l'une et l'autre ne parlent pas d'elles-mêmes, qu'elles n'ont pas à imposer d'idéologie, que leur discours n'est jamais fini, comme pourrait l'être un système fermé. Toutes deux aussi accordent une place essentielle à la liberté de parole ; et elles partagent de ce fait les mêmes risques. Derrière une acceptation de façade vis à vis de l'une et de l'autre, se loge en fait beaucoup de haine. Quand les praticiens de la psychanalyse sont la cible d'une politique administrative qui les encercle, pénalise, rejette, humilie ou colonise, ils ne doivent pas seulement se poser en victimes de lois ou de règlements absurdes, ils doivent se demander en quoi ils ont été jusque là complices des dérives d'un système insuffisamment démocratique, et réagir sur ce terrain. Car ils n'ont sans doute pas su à temps voir venir le danger.

Ce n'est en effet pas un hasard si la psychanalyse, après une période de séduction réciproque où on ne parlait que d'elle et à tort et à travers, se trouve ensuite exclue de nombreux lieux de soins, ou ignorée des débats « scientifiques ». Le rejet de la psychanalyse s'accompagne toujours d'un recul de la démocratie, elle est l'une des manifestations de cette dernière et ceci doit nous faire réfléchir. Il est clair que l'existence même de la psychanalyse fait peur à certains, car elle constitue une menace pour une société qui a involuqué sur plusieurs points. Elle gêne par sa connaissance des effets et des détours de l'inconscient, par son travail sur la mémoire et le transgénérationnel, par l'importance accordée à la « pulsion de mort », et aussi par les exigences éthiques qui fondent sa pratique de l'humain en sa parole. Elle est même devenue insupportable pour des politiques ultralibérales centrées sur l'absolu des performances économiques, sur l'efficacité à tout prix, sur la compétitivité maximale, et qui croient encore aux évaluations pour l'obtenir et l'administrer. Et elle est également menaçante pour une philosophie qui prône la rationalité, la jouissance de l'individuel, le chacun pour soi, ou à l'inverse pour celle qui prône un retour à la

Morale et l'obligation d'aimer son prochain.

Les points de rupture entre la psychanalyse et cette société « postmoderne » sont multiples, on le vérifie dans la pratique quotidienne. Beaucoup d'analysants aussi se sentent exclus dans leur travail, mal à l'aise, mis à l'index par le monde qui les entoure, dans la mesure où leur présence au monde, leur discours et leurs actes travaillent sans le proclamer haut et fort, discrètement, en prenant son temps, essentiellement autour de trois axes majeurs : l'hospitalité, la justice, la solidarité. Ce triptyque, chacun l'écrit à sa manière dans sa vie personnelle, amoureuse, familiale, amicale, professionnelle, citoyenne, il le fait le plus souvent loin de l'exercice du pouvoir, sans grand discours, en étant réactif autour de situations concrètes. Mais dans ce monde ultralibéral à la violence médiatisée, ce triptyque est considéré comme étant de l'ordre de l'utopie, de la résistance au progrès. On a oublié qu'il s'agit là de points nodaux, fondamentaux, autour desquels parvient à se constituer depuis l'enfance la psyché d'un individu. En psychanalyse, ce sont ces référents qui dans le transfert ne cessent de s'illustrer puis de se déconstruire, pour renaître ensuite autrement. Le couple analysant-analyste, un peu à la fois, éprouve donc ainsi la solidité de ce triptyque, sa consistance interne, ses errements aussi, il en déconstruit dans l'intime de chacun l'endroit et l'envers, et il repère les dégâts que son non-respect produit dans les générations suivantes. La démocratie doit se donner les moyens d'articuler un discours collectif vigilant autour de ce qu'elle nommera plutôt des « valeurs » mais dont le contenu devra être soumis à l'épreuve des faits à partir de questions concrètes aussi essentielles que la pauvreté, les migrations, le colonialisme, le chômage, l'exclusion, la pollution, le cumul des mandats, etc.

Les humains ne sont pas dans l'ensemble des êtres calculables, c'est même cet écart entre le Sujet de l'inconscient et le Sujet rationnel, programmé et déductible, qui leur permet de penser l'ailleurs, d'anticiper un futur jusque là inappropriable par le seul conscient. Platon avait déjà flairé cet écart, sans parvenir à le formuler aussi finement que ne le fit Freud. Tout est « pharmakon », nous dit Platon, tout est à la fois remède et poison, et pas seulement ou l'un ou l'autre. Tout ce qui semble bon ou mauvais en apparence dans le discours et les actes, a une face autre, dissimulée, refoulée, et inclut en germe, indiquera plus tard Derrida, la possibilité écrite et supplémentaire d'un « tout autre ». Seuls des « pas de côté » successifs induisant des suppléments de pensée et de parole et aussi d'écritures, permettront de représenter et de penser le réel. Ce sont eux qui participeront de la construction permanente d'une démocratie « autre », au milieu d'ennemis qui ne cesseront de l'attaquer parce que ça les dérange dans leurs certitudes phalliques. Ce pari « un peu fou » qui consiste à s'intéresser à ce qui prospère « à la marge », est partagé par la psychanalyse qui réintègre de son côté la « folie », la « vraie » folie, pour qu'elle puisse trouver sa juste place dans le discours collectif. Avec la psychanalyse, nous pouvons commencer en effet à penser ensemble le « non raisonnable » plutôt que de l'exclure en le psychiatisant. C'est le rapport de dette que nous entretenons au Symbolique qui nous contraint à cette hospitalité et à la solidarité, ce n'est pas ici seulement un point de vue moral ou humaniste.

Cependant cette tolérance à la différence amène parfois à vivre aux confins de ce que nous appelons « l'hospitalité ». Celle-ci doit-elle être inconditionnelle (Levinas) ? A-t-elle une limite, par exemple quand de « l'inacceptable » est imposé par une faction autoritaire et rétrograde accédant au pouvoir par des élections ? Car ce n'est pas parce que des élections se sont déroulé régulièrement que l'on se trouve pour autant en démocratie, pas plus que l'association libre signerait que se déroule une psychanalyse. Nous savons par expérience la permanence de ce que Freud a reconnu sous la dénomination de « pulsion de mort » ; elle est au principe de toute vie, de tout besoin, de tout désir, de toute économie, de toute politique, et bien sûr de tout pouvoir, mais son universalité constitue un risque potentiel considérable, dont nous mesurons l'importance dans les « faits divers », dans l'Histoire, ou actuellement sur la scène nationale et internationale. Nous savons l'énergie considérable incluse dans cette « pulsion de mort », qui fait d'elle une chance à saisir quand nous arrivons à la deviner, à la détourner de son objectif meurtrier, et à lui faire rater son but. La démocratie est elle-même soumise à toutes sortes d'attaques, elle a donc besoin d'une force pour imposer la Loi à celui qui ne la respecte pas et qui menace l'ensemble. Mais quel type de mesures et quel degré de pouvoir peut-elle supporter sans générer l'arbitraire ? Le meurtre, au même titre que l'inceste, est une butée en deçà de laquelle, seulement, nous pouvons commencer à penser. Comment la démocratie peut-elle se déprendre à temps du « meurtre d'âme », et de vouloir toujours « faire la leçon » aux autres, y compris en les tuant ou en les colonisant ?

La connaissance, acquise par la psychanalyse, de ce que j'appellerai l'endroit, l'envers et le devers de l'économie de la psyché d'un individu apporte de nombreuses compétences latérales pour apprécier aussi ce qui se passe dans l'économie générale d'une société et permettre d'intervenir à juste titre dans les débats politiques. Il n'est pas nécessaire pour cela d'appeler au secours la théorie analytique, il suffit de faire appel à ses propres capacités d'analysant. On y est peut-être moins « dupe ». D'avoir éprouvé d'un côté ou de l'autre de l'espace divan-fauteuil comment la perversion peut parvenir à se jouer d'une névrose individuelle, rend plus attentif à la façon dont elle est capable d'infiltrer secrètement un fonctionnement démocratique régulier.

Avec la mondialisation, les dérives perverses deviennent de plus en plus courantes, plus subtiles que par le passé, faisant souvent retour par le biais du capitalisme financier. Le « travailler dur pour gagner plus » ne prend plus aujourd'hui la forme terrifiante des apparatchiks staliniens, le slogan s'est adouci et il se dissimule derrière les sourires d'une oligarchie bien prompte à s'organiser en lobbies pour accéder au pouvoir, s'y maintenir et l'exiger sous divers prétextes. La loi du marché, règle d'or du libéralisme économique, sert alors de gouvernail, c'est elle qui promeut « la voie américaine », celle introduite aux États Unis par un neveu de Freud. Elle prône la jouissance infinie par la consommation, cette forme de colonialisme des esprits et des corps qui écrête la capacité de penser grâce aux techniques de communication.

La démocratie introduit le respect de la différence, mais elle « barre » de la Loi cette « hospitalité inconditionnelle » afin de limiter la toute puissance phallique. Cette

« barre » castratrice est au principe aussi de la « Justice », mais celle-ci, pour être être garante du droit individuel à la différence, ne pourra se réduire à une simple application automatique des peines prévues par la Loi, car le Droit, c'est aussi ce dont se joue à loisir le vrai pervers. La jurisprudence, les règles et les lois doivent donc être interprétées par un Juge qui en assume sous contrôle de ses pairs la responsabilité. La liberté de parole en est l'ultime recours.

Il nous faut donc apprendre à décliner, à notre manière d'analysant, dans l'espace collectif, les trois utopies que j'ai évoquées trop rapidement et sur lesquelles se fonde la vie de chaque personne dans une collectivité à visée démocratique, et pour cela, il nous faut déconstruire aussi les concepts analytiques auxquels ils se rapportent, afin de mieux saisir leurs prolongements ultimes. Quand ces concepts analytiques sont trop usés, ils deviennent des étoiles mortes. Ils finissent par dissimuler les mots hospitalité, justice et solidarité qui en sont la base, mais qui ont pris aussi un sens autre au fil du temps du fait de leur usage abusif dans le monde politique et dans les médias, chacun de ces mots restant hanté par l'histoire de chacun, du pays dans lequel il se trouve, et par l'histoire du mouvement analytique lui-même qui les a rendus suspects en les confondant avec des idéaux. A nous de leur redonner un éclat nouveau.

La démocratie, au même titre que la psychanalyse, soutient, encadre, guide, ce processus que Derrida a désigné sous le nom de « différance », le mot étant écrit ici avec un a. La différance (participe présent du verbe différer) est ce travail psychique qui, à partir de la différence, produit un « supplément », il est voisin de ce que en psychanalyse nous nommons « après coup ». En démocratie, il a cette particularité de ne ne pouvoir être le fait d'un seul, mais d'être celui d'une collectivité entière promise, par son aliénation commune et solidaire au langage, et par l'hospitalité sans réserve à l'égard de celui-ci, à un travail incessant de re création qui s'origine de crises successives.

Jean Cooren (octobre 2014)